

partirent, l'une pour demander de l'argent à Saarbrück et l'autre pour assurer M. le gouverneur-général d'Alsace, à Haguenau, que la trompette des hussards commandés par M. le baron de Krappenfels était incapable de continuer la campagne.

Lui-même écrivit encore quelques lignes en allemand au bas de son attestation, afin de mieux expliquer la chose, et les gendarmes qui passaient tous les jours aux Trois-Fontaines, faisant le service de la poste, emportèrent les deux missives, que j'allai jeter moi-même à la boîte de la mairie.

A partir de ce moment, nous attendions de semaine en semaine une réponse qui n'arrivait pas.

Voyant les gendarmes de la poste passer régulièrement devant chez nous sans remettre le moindre petit paquet de florins ou de *thalers*, cela m'ennuyait plus qu'il n'est possible de se le figurer, et chaque fois je montais chez mon homme pour le regarder, dans le blanc des yeux et lui dire :

« Eh bien, monsieur le trompette, les jours se passent et les *thalers* ne viennent pas.

— Non, faisait-il, cela m'étonne ! j'en conçois même de grandes inquiétudes pour la santé de mon épouse.

— Sans doute, je suis comme vous, lui disais-je, ça ne me rassure pas du tout pour la santé de votre épouse, ni pour les *thalers* qui restent en route... On voit tant de filous dans le monde !

— Ah ! faisait-il, vous avez bien raison ; l'argent est sans doute resté dans quelque bureau de poste ; s'il tarde encore longtemps à venir, il faudra que j'écrive de nouveau.

Le gueux n'avait jamais l'air de comprendre que je le soupçonnais ; sa figure calme m'embarrassait ; je me disais qu'un homme ne pouvait montrer un pareil aplomb s'il n'avait pas la conscience tranquille.

Je me reprochais même mon extrême méfiance, me rappelant que nos saintes Ecritures nous recommandent de croire plutôt le bien que le mal, et je me donnais d'autres raisons charitables et chrétiennes, qui malheureusement profitent plus aux filous qu'aux honnêtes gens.

Depuis, j'ai pensé bien souvent que le premier précepte du catéchisme devrait être : *Ne vous laissez pas tromper par les hypocrites !*

Enfin, je m'en allais, espérant toujours que les *thalers* viendraient et que nous pourrions acheter de nouvelles provisions, dont le besoin se faisait de plus en plus sentir.

Les choses en étaient là, quand un beau matin les gendarmes de la poste s'arrêtèrent à notre porte.

« Ah ! ah ! me dis-je tout joyeux, voici ce que nous attendions avec tant d'impatience. »

En effet, un de ces militaires, le casque en tête, agitait une grande lettre carrée couverte de cachets rouges et criait :

« N'est-ce pas ici que demeure Frantz Hirthès ? »

Il paraît que notre homme avait aussi vu les gendarmes de sa fenêtre en haut, car nous l'entendîmes descendre l'escalier quatre à quatre, traverser l'allée en courant et répondre :

« Frantz Hirthès, c'est moi ! »

Le gendarme lui remit la lettre ; mais il fallut entrer dans la salle pour signer un petit cahier que le brigadier portait dans sa gibecière.

A peine celui-ci venait-il de sortir, que, voyant M. Hirthès ouvrir la lettre, y jeter les yeux et pousser un cri de joie, je lui dis :

« Ah ! l'argent est donc enfin arrivé !

— L'argent ! fit-il en me regardant de travers par-dessus l'épaule ; vous ne me parlez jamais que d'argent... Tout cela m'ennuie à la fin : je ne veux plus supporter de pareilles avanies, m'entendez-vous ? »

Et moi, stupéfait de son insolence, je lui dis :

« Comment, misérable, c'est ainsi que vous parlez à votre bienfaiteur... à l'homme qui vous a nourri de son pain, qui vous a sauvé la vie !

— La vie ! fit-il en éclatant de rire d'un air de pitié ; c'est pour m'exploiter, pour me rançonner que vous avez fait cela »

L'indignation m'emporta, je ne pus m'empêcher de l'insulter ; il me prit au collet.

La femme, les enfants se mirent à crier, et les gendarmes dehors, sur le point de partir, remirent pied à terre.

Le brigadier rentra dans la salle, en demandant d'un ton rude :

« Qu'est-ce qui se passe donc ici ?

— Empoignez-moi ce misérable Français, qui se permet d'insulter un fonctionnaire de Sa Majesté l'empereur Guillaume, s'écria le bandit en me secouant. Je suis fonctionnaire... Voici ma commission d'instituteur dans ce village..... Je suis ici chez moi ! »

Il montrait sa lettre, signée « Bismarck Bohlen ». Cette lettre renfermait sa nomination d'instituteur aux Trois-Fontaines, et c'est moi, par ma bonté, en attestant qu'il était impotent, c'est moi qui l'avais aidé à se glisser dans ma place.

Le brigadier allait me saisir, quand, indigné de voir une trahison pareille, je m'écriai :

« Brigadier, moi je vous requiers d'arrêter cet homme, trompette aux hussards bleus de Krappenfels, ce lâche qui fait le malade depuis deux mois.....

— C'est faux ! cria le bandit d'un air furieux, c'est un mensonge abominable ; ce maître d'école m'en veut, parce que je suis nommé à sa place. J'ai été laissé ici par le brave colonel baron fon Krappenfels ; j'avais les pieds, les oreilles et le nez gelés. Cet homme, ce Français, a lui-même certifié il n'y a pas quinze jours que j'étais incapable de remonter à cheval.

— Est ce vrai ? demanda le brigadier en me regardant de travers.

— Oui, c'est vrai ; mais.....

— Taisez-vous ! fit-il en me donnant une bourrade qui me coupa la respiration. Si je n'étais pas chargé d'un service de dépêches, je vous arrêteraient tout de suite, pour insulte grave envers un fonctionnaire de Sa Majesté impériale, dans son propre domicile ; mais vous ne perdrez rien pour attendre. »

Il sortit là-dessus, criant à son camarade :

« En route ! Nous nous arrêterons ici en revenant. »

Ils partirent au galop ; et dans le même instant, le cafard qui s'était mis à ma place grimpa l'escalier quatre à quatre et s'enferma à double tour dans sa chambre.

Alors, revenant à moi, je voulus monter, lui livrer bataille, et l'exterminer, mais ma femme, plus raisonnable, m'en empêcha.

Elle s'était mise devant moi

« Sauve-toi, Auburtin, me disait-elle, laisse le gueux tranquille ; il serait encore capable de te donner un mauvais coup ; et puis les gendarmes vont revenir ; s'ils te trouvent à la maison, ils t'arrêteront ; tous ces gens tiennent ensemble, on ne t'écouterait pas, on t'emmènera en Prusse.... Qu'est-ce que je deviendrais avec les enfants ? »

L'indignation me possédait, je tremblais de colère ; mais l'idée des enfants, de ces pauvres petits êtres, tout seuls avec leur mère, sans ressource, peut-être sans pain, me cassa les bras.

Je compris que ma femme avait raison, qu'il valait mieux partir. Je la prévins que j'allais chez notre cousin Claude Briot, à Badonviller, lui disant de venir me rejoindre le plus tôt possible, et je partis, après avoir embrassé les enfants, n'emportant qu'un morceau de pain et quelques sous.

Je gagnai la forêt derrière le village, puis les collines du Blanc-Ru, et le soir j'étais au coin du feu de notre cousin, lui racontant cette histoire, qui ne l'étonna pas, car il connaissait la franchise et l'honnêteté prussiennes.

Trois mois après, je fus replacé en France, et ma femme, ayant vendu le peu de bien que nous possédions aux Trois-Fontaines, vint me rejoindre avec les enfants.

Quel malheur d'être forcé de quitter son foyer, son village, son pays, et de se sauver à travers les bois comme un malfaiteur ! Ah ! ceux qui commettent de telles iniquités sont bien à plaindre : ils se préparent un avenir terrible.

FIN

Pour paraître dans notre prochain numéro :

**LES TROIS CHERCHEURS DE PISTES**  
Ou Terrible aventure d'un Trappeur au Texas.